

La république des croque-morts

Olivier Maillart

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86907ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2017). La république des croque-morts. *L'Inconvénient*, (70), 4-6.



LA RÉPUBLIQUE DES CROQUE-MORTS

Olivier Maillart

Crois-tu que le tombeau, d'herbe et de nuit vêtu,
Ne soit rien qu'un silence ?
Victor Hugo

Les morts bavardent

La littérature antique nous a laissé, entre autres merveilles, un bien bel outil rhétorique : j'ai nommé la *prosopopée*. Il s'agit d'une figure de style consistant à donner la parole à un être absent, imaginaire, abstrait. À un animal. *Ou à un mort*. Un mort, voilà qui est rudement pratique. Parce que c'est à peu près incriticuable – pour peu qu'il ait été bien choisi, évidemment. Mais de ce point de vue l'avantage, avec les morts, c'est justement qu'on a l'embaras du choix. Comme disait l'autre, l'humanité est faite de plus de morts que de vivants. Alors il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser un beau, un vrai, un propre, un bien vertueux. Comme une feuille morte. Sinon, on peut toujours répandre un peu de sang sur le sol, comme le valeureux Ulysse, pour qu'ils viennent nous causer...

À une différence près, cependant : Ulysse entendait apprendre des morts *quelque chose qu'il ne savait pas déjà*. Nous autres, modernes, mieux équipés et plus instruits, n'en sommes plus là. D'ailleurs nous ne mettrions pas dix ans à traverser

la Méditerranée, nous. Et, quitte à faire parler les morts, on préfère leur dicter ce que l'on souhaite entendre. On ne prend pas de risque ainsi. Et l'on n'est pas déçu.

L'invasion des exploiters de sépultures

Les récentes élections présidentielles françaises nous ont offert un bel exemple de ce louche trafic de cadavres. Surtout au cours de la quinzaine séparant le premier tour du second : lorsqu'il n'y eut plus, pour notre malheur, que Marine Le Pen et Emmanuel Macron face à face. C'était à qui ouvrirait le plus de tombes, sous les yeux effarés de la nation ! Pire que Bossuet exhibant le cadavre d'Henriette d'Angleterre devant tous les grands du royaume ! Encore ce dernier avait-il l'amabilité d'en rester au niveau métaphorique... C'était déjà très efficace, d'ailleurs : regardez ce tombeau ouvert ! Contemplez ce cadavre jadis si glorieux, aujourd'hui dévoré par les vers ! Observez, mais surtout écoutez... Écoutez ce qu'on fait dire à

la bouche d'ombre.

Car on eut droit, au printemps dernier, à un numéro de ventriloquie comme on en avait rarement entendu. Macron, surtout, se surpassa. Il sillonnait le pays, de caveaux en charniers, de lieux de mémoire en cimetières, pour faire bruir la sourde parole du peuple des morts jusqu'à nos oreilles envoûtées. Il y eut d'abord les victimes du nazisme, à Oradour-sur-Glane. Puis les Juifs déportés, au mémorial de la Shoah. Ensuite le malheureux Brahim Bouarram, noyé par des néonazis en marge d'un défilé du Front national, il y a une vingtaine d'années. Et puis d'autres encore ! Des morts, des morts par milliers ! Des frais, des secs, des moisis. De la terre et des os. Et Manu de se faire grand sorcier, mage, nécromant : « Mesdames et messieurs, approchez, approchez, venez donc écouter mes morts. Voilà ce qu'ils nous diraient, voilà ce qu'ils penseraient ! » Il fallait le voir mimer la chose, tendre l'oreille, les yeux révoltés. Ça y est, c'était la transe. Son corps communiquait avec l'au-delà. La Voix, la majestueuse Voix des morts passait à travers lui.

Marine n'était pas en reste, bien sûr, mais force est de reconnaître qu'elle peinait à suivre... C'est peut-être pour ça qu'elle a perdu. Certes, elle entendait la voix de Jeanne d'Arc – c'est la moindre des choses. Elle pouvait même vous résumer ce qu'aurait dit le général de Gaulle face à son adversaire, en juin 1940 comme en 1958. Mais elle manquait un peu de conviction.

C'est que la gauche a toujours eu plus d'entraînement, question nécromancie. C'était tout l'enjeu de la magistrale démonstration de Philippe Muray, dans son *XLIX^e siècle à travers les âges*. Souvenez-vous : Mitterrand au Panthéon. Et surtout, un siècle plus tôt : Hugo et ses tables tournantes. Auguste Comte, George Sand et Charles Fourier, toute la clique... L'occulto-socialisme, qu'il avait rebaptisé ça. L'école nécromantique... Quel sens de la formule !

Eh bien, nous en sommes toujours là. Le capitalisme se contentait de l'exploitation de l'homme par l'homme. Petit joueur, va. Notre belle époque, comme il est d'usage, *va plus loin*. Elle progresse même à pas de néant. En avant donc pour *l'exploitation des morts par les vivants*. Livrons les sépultures aux ventriloques et autres maîtres-chanteurs. Après tout, ces tombes ne servaient plus à rien : on vient de leur trouver un nouvel usage, riche de possibles, et pas seulement politiques. Tout le monde devrait y trouver son compte.

De l'art de bien recycler ses cadavres en littérature

Il reste à éclaircir quelque chose, cependant. Comment en effet expliquer ce soudain usage intensif, tayloriste même, des morts lors de ces élections ? Après tout, on avait l'habitude d'entendre des « socialistes » invoquer les mânes de Jaurès, à qui répondaient des « gaullistes » priant pour le retour du général. D'où vient donc ce *changement d'échelle* dans l'exploitation cynique de morts pour qui l'on avait encore gardé, malgré tout, un semblant de respect ou, au moins, de pieux désintérêt ?

J'avancerai ici une explication. C'est que le climat cultu-

rel et intellectuel l'autorisait, le favorisait même. Car la mode déjà un peu ancienne de l'autofiction a donné naissance à un joli rejeton. Passé les récits des peines de cœur et des aventures érotiques, que restait-il à raconter ? Les morts, bien sûr ! Les morts, les pauvres morts et leurs grandes douleurs. Je ne saurais dire qui a commencé. Était-ce Camille Laurens ? On l'a déjà oublié, mais cette immense artiste avait accusé une écrivaine de non moins grande envergure, Marie Darrieussecq, de « plagiat psychique » il y a quelques années. C'est que Camille avait perdu un enfant, et qu'elle en avait fait un livre, *Philippe* (Stock, 1995). Marie aussi avait écrit un livre qui racontait la mort de son fils : *Tom est mort* (P.O.L., 2007). Sauf qu'elle avait triché, cette greluce ! Elle n'avait même pas perdu son fils. Ah ah, tu pensais nous avoir ? Eh bien, c'est raté ! Et ne recommence pas, hein, pense à la douleur des mères !

Mais il était trop tard : la mode était lancée. Parce que le deuil a cet avantage : c'est un mal facile à attraper, doublé d'un sujet commode. Démocratique et universel, en somme. Philippe Forest aussi avait perdu sa fille. Et bing, encore un chef-d'œuvre ! Pierre Jourde, pareil, son fils cette fois. Cadavre encore tiède, livre tout chaud : *Winter is coming* (Gallimard, 2017), avec un titre beau comme du Shakespeare – ou était-ce une série à la mode ?

Allons plus loin : si la mécanique est vraiment rodée, le talent consistera à publier le récit poignant de son petit deuil, pour commencer, puis le récit non moins poignant de la rédaction du précédent récit poignant. Coup double ! Recyclage à tous les étages ! *Soleil vert*, nous voilà !

Ah, mais comment ? Pardon, monsieur, vous protestez ? Pire : vous vous moquez ? Vous osez ironiser sur la douleur d'un père ? Sur les larmes d'une mère ? Les hoquets d'une sœur, les brûlures d'estomac d'un fils, les tendres évanouissements d'une arrière-petite-nièce ? Mais vous n'avez pas de cœur ! Mais vous êtes un salaud, un nazi, un vilain coco ! Enfin, regardez-le, mon petit cadavre ! (*Ici, il faudrait imaginer notre courageux auteur en train de vendre son mort comme Ordralfabétix vendait ses poissons dans les aventures d'Astérix.*) Comment ça, il n'est pas frais ? Il n'est donc pas assez poignant pour vous ? Il ne vous arrache pas les larmes propres à faire rayonner mon talent ? Odieux personnage ! Monstre ! Sans-cœur !

Et pourquoi des vivants par temps de nécrophilie ?

Comme on l'imagine, le climat propice ainsi créé par la première littérature du monde – ce n'est pas rien – ne pouvait qu'avoir des conséquences sur la vie politique. Si, en plus, vous y ajoutez une pincée d'attentats terroristes, le tour est inmanquable : tout le monde a un cadavre à sortir de son placard, bien propre et repassé. Chacun peut donner en spectacle sa petite douleur, sa petite dignité, ses petites larmes, et même sa détestation du spectacle obscène de la douleur et des larmes des autres. Il n'y a pas d'échappatoire.

Ainsi, un brave garçon dont la femme a été assassinée au Bataclan, lors de l'attentat de novembre 2015, lance à la face du monde : « Vous n'aurez pas ma haine ! » Et son veu-

MATHIEU BÉLISLE

Bienvenue au pays de la vie ordinaire

Contrairement à ce qu'on croit, la culture québécoise n'est pas dominée par le romantisme, l'idéalisme ni même le lyrisme, entendus comme autant de caractéristiques qui la déconnecteraient du réel. En vérité, le trait constitutif de sa manière de voir, de sentir et de penser, c'est le prosaïsme. L'honnêteté intellectuelle et la bienveillante ironie de l'auteur, la sobriété de sa prose et de sa pensée en font un guide sûr pour voyager dans un pays où la vie ordinaire est pour les uns un point d'arrivée et pour les autres un point de départ.



Photo © D. R.

Société
de développement
des entreprises
culturelles

LEMÉAC

Québec

lui vaut brevet de sincérité, d'intelligence et de courage. Il écrit dix lignes. On s'émeut, on l'invite. Il parle bien, touche la foule, fait pleurer dans les chaumières. On en redemande. Ça y est, il écrit un livre. Audimat au plus haut des cieux ! Transsubstantiation laïque : vous aviez un cadavre, vous obtenez un livre ! D'une morte qui ne parlait pas, on fait une marionnette bavarde dont l'habile marionnettiste ne saurait être suspecté de supercherie : c'est un mari endeuillé. Ô miracle, comme on n'en voyait plus depuis belle lurette...

(Pendant ce temps, l'honnêteté m'oblige à révéler que de vrais vivants, dotés des plus sinistres intentions, continuaient à agir dans l'ombre. Ainsi, la presse nous apprenait au début de l'année la condamnation d'un couple de « fausses victimes » des attentats de Nice... Plutôt que de faire parler les morts, et de nous faire entendre leurs bonnes paroles tissées de tolérance et de vivre-ensemble onctueux, ces gredins passaient leur temps à monter des dossiers pour toucher les aides de l'État en tant que survivants traumatisés des attaques islamistes. Je dois dire qu'un tel projet, digne d'une comédie de Dino Risi, m'a fait éclater de rire, et m'a redonné confiance en la nature humaine...)

À réveiller les morts

Peut-être faudrait-il donc ajouter une ultime étape à la longue histoire de l'Homme devant la mort que nous a racontée Philippe Ariès il y a quelques décennies : nous avons quitté le temps de la mort honteuse, exclue, cachée. À vrai dire, les morts ne se sont jamais aussi bien portés. Quelle santé ! Les oublier dans un coin ? Mais certainement pas ! Laisser les morts ensevelir les morts ? Jamais de la vie ! Aujourd'hui, les morts sont une matière première comme une autre. Ils participent à la richesse nationale. Il suffit de savoir les faire parler. À nous, vivants, de les réveiller quand ça nous chante. Et de les faire chanter le petit air qui nous plaît.

Les chrétiens croyaient savoir que les tombeaux les plus parlants étaient les tombeaux vides. Ils n'y entendaient rien. L'esprit bourgeois, au 19^e siècle, mit ingénieusement à profit toute cette matière inerte pour la réintroduire dans le grand circuit marchand de la vie – et l'admirable Villiers de L'Isle-Adam, qui m'inspire ces lignes, sut imaginer les plus invraisemblables inventions dans des contes comme « Fleurs de ténèbres », « L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir » ou « L'affichage céleste ».

À présent, place à la démocratie des morts-vivants, à la République des croque-morts. À chacun son tombeau loquace, à chacun son moulin à prières laïques ou son cadavre beau parleur. Les faire voter, comme dans les vieilles sociétés magouilleuses, comme en Corse ou dans certains arrondissements de Paris du temps de ma jeunesse, c'était encore trop peu. C'était l'enfance des arts macabres. On a su depuis appliquer des méthodes autrement plus efficaces et rationnelles à nos chers cadavres. En les tirant de leur humble sommeil, on leur a donné non pas la vie, certes, mais le seul cadeau que notre époque soit encore capable d'offrir : *l'utilité*. Un jour, on leur apprendra même à nous en remercier.

Chesterton, ce gros naïf, croyait que la démocratie des morts, c'était la tradition. Et si ce n'était pas, tout simplement, notre divine époque ? ■